et broyé par les roues. Aucune pièce d'identité n'ayant été trouvée sur lui, le cadavre a été transporté à la Morgue, où il a été reconnu comme étant celui de M. B..., professeur de philosophie à Paris.

UN DRAME DANS LA NEIGE. — Nous empruntons le récit suivant à la *Loire républicaine* :

Les frères Pierre et Baptiste Jallat, du village de Boissandrousse, commune de la Chapelle-Graillouse, près de Largentière, s'étaient rendus mercredi à la foire de Langogne. Dans la soirée, ils reprirent le chemin de leur demeure en passant par Champ-Blagère.

Comme ils arrivaient sur le plateau, une violente tempête de neige s'éleva, et quelques minutes plus tard, il leur était impossible de se reconnaître.

Ils se dirigèrent au hasard, espérant rencontrer l'auberge de Peyrebeille, qu'ils savaient être située tout près de l'endroit où la tourmente les avait surpris; mais, après trois heures de marche, Baptiste, le plus jeune des deux frères tomba dans une congère, et, exténué de fatigue, ne parvint pas à s'en retirer. Son frère fit des efforts pour le dégager; mais, épuisé lui aussi, ne tarda pas à y tomber à son tour.

Toutefois, plus heureux que Baptiste, il put se relever, au bout de quelques minutes, et, après avoir pris des points de repère pour retrouver son frère, il se mit à courir de côté et d'autre, espérant rencontrer du secours.

Tout à coup, il se trouva en face d'une maison; c'était l'auberge de Peyrebeille.

Il eut la force de franchir le seuil; mais, à peine entré, il tomba évanoui.

Pendant un quart d'heure, il fut impossible de tirer du malheureux, malgré les soins qu'on lui prodigua, une seule parole; puis, il se mit à balbutier des mots sans suite, essaya de s'expliquer par gestes, mais l'aubergiste, M. Gibert, ne pouvait deviner ce qu'il voulait dire.

Enfin, Pierre Jallat parvint à se faire comprendre et M. Gibert, accompagné de sa fille, partit à la recherche du disparu.

Ils le retrouvèrent bientôt, à trois cents mètres environ de la maison, couché dans la neige, la face contre terre et ne donnant plus signe de vie.

Il fut transporté à l'auberge. Après plus de deux heures de soins, le malheureux reprit connaissance, mais il a les deux mains complètement gelées et l'on désespère de le sauver.

Son frère aîné en sera quitte pour quelques jours de repos.

INFORMATIONS DIVERSES

— Nous avons encore reçu, pour le *Comité de secours aux marins bretons*, de : M. Leroy, 10 fr.; trois récentes spectatrices de *Carmen*, M., N., L., 5 fr.; les économies de Georgette, 10 fr.; M. Washington, 2 fr.; M. Levasseur, 10 fr.; l'Eglise réformée de Cette, 340 fr.; C., G., D., 10 fr. Ensemble 387 fr. que nous versons au Crédit lyonnais.

Mieux, Meilleur marché. — C'est aux Etablissements Allez frères, 1, rue Saint-Martin, que s'adressent toutes les personnes désireuses de monter ou de remonter économiquement leur ménage, d'installer ou de réinstaller aux meilleures conditions leurs villas et jardins.

VARIÉTÉS

MICHELET ET QUINET (1)

Ils se rencontrèrent chez Cousin, un matin de mai 1825. Michelet, jeune homme de vingt-sept ans, avec des cheveux gris, un corps souffreteux, une physionomie nerveuse; Quinet, à vingt-deux ans plus impétueux qu'un enfant, grand, fort, magnifique, l'air plus militaire que professoral. Ils s'intéressèrent l'un l'autre et sortirent ensemble. Ils avaient un goût commun pour la philosophie de l'histoire, où tous deux reconnaissaient un merveilleux progrès depuis Démosthènes jusqu'à Royer-Collard. Michelet traduisait Vico, et Quinet, Herder. Ils causèrent de leurs grands hommes, puis de maints sujets. Michelet projetait de longues suites d'études : une histoire romaine, puis toute une histoire de France; Quinet avait des voyages en tête — entre autres une certaine excursion en Angleterre dont « l'idée seule, écrit-il, lui faisait aimer la vie. » Avant de se quitter ils prirent rendez-vous pour les jours suivants, leurs vies étaient liées.

Ce ne fut pas vers l'Angleterre que se dirigea Quinet, mais vers l'Allemagne, la douce et savante Allemagne d'alors. Il y étudie Schelling, Hegel : « Notre philosophie de l'histoire me semble encore tout à fait jeune, écrit-il à Michelet, jeune comme nous, et je me réjouis de voir combien il nous reste à travailler ». Il lui communique ses découvertes et ravi d'être toujours compris par son ami : « que les liens se resserrent, s'écrie-t-il, à mesure que la pensée se développe !... Aimons-nous dans la science et nous ne nous perdrons jamais ».

Michelet, cédant aux instances de Quinet, vint à Heidelberg. Ce fut une occasion de conversations infinies, commencées à voix basse dans la bibliothèque, continuées en promenade à travers bois et prolongées jusqu'à la nuit dans les rues de la petite ville universitaire. Ces heures d'ivresse intellectuelle scellèrent leur intimité, et ils se séparèrent avec une tristesse presque sentimentale. « Après vous avoir quitté, écrit Quinet à Michelet, j'ai voyagé pendant la nuit, à pied, sur les bords du Rhin. Il me fallait cela après votre départ. »

Michelet, pris de passion pour l'Allemagne s'en était allé vers Bonn et Francfort. Quinet formait des projets nouveaux : il voulait voir la Grèce, qui était en révolte et où l'on se battait. Son prudent ami cherchait à l'en dissuader : « Cela n'est-il pas bien imprudent?... » Mais Quinet n'avait nulle peur du danger. Il obtint une mission, partit, chevaucha dans le Péloponèse dévasté, vit les ruines d'Athènes et le désert de Sparte, puis s'en revint « l'air hâve, hirsute d'un prisonnier de guerre », et plus heureux qu'il n'avait jamais été.

Le charmant jeune homme s'établit à Paris et tous les mondes le fêtèrent. Il fréquenta Mme Récamier et son petit cercle, M. de Gerando et les philhellènes, et toute la société libérale du « Globe », depuis Guizot jusqu'à Sainte-Beuve et Pierre Leroux. Mais le plus souvent il dînait chez Michelet qui, mal portant et casanier, sortait peu. « Si je ne te dis rien de lui, écrit-il à sa mère d'un trait qui le peint tout entier, c'est que son amitié m'est devenue tellement intime que je n'y songe guère plus qu'à moi-même. »

Il était à Strasbourg en juillet 1830. « Quelle désolation... écrit-il, je ne me consolerai jamais de n'avoir pas marché avec les faubourgs ». Dès le 20 août, Michelet, que ses préoccupations intellectuelles n'empêchaient pas d'être fort avisé aux choses de la terre, lui mande « qu'il faut revenir sur le champ; tout s'organise. Les places vont être enlevées rapidement ».

Quinet revint; mais il était mal doué pour l'intrigue. Ravi par l'agitation parisienne, il s'unit aux plus avancés, il écrivit dans les journaux d'opposition. Michelet s'efforça de le calmer : « Je sais tout ce qu'on peut dire sur ce pauvre gouvernement, dit-il très sagement; mais je le crois utile comme transition et je souhaite que la transition soit lente. » Professeur à l'Ecole normale, conservateur aux archives, précepteur des filles du roi, il s'était ménagé une installation commode dans ce régime transitoire, et s'employait de toutes ses forces à y installer son ardent ami. La tâche était difficile. Edgar Quinet eut une entrevue avec Guizot et les lèvres pincées du grand doctrinaire lui signifièrent qu'il perdait ses peines.

Il partit pour l'Allemagne dans une minute d'impatience, et dès lors mena une vie heurtée, dispersant au hasard ses admirables facultés. Il étudia les poèmes français du douzième siècle, la vie de Jésus-Christ, la personnalité d'Homère; il publia son *Prométhée* et son *Ahasvérus*, revint à Paris où il se prodigua dans le monde, puis retourna passer trois années dans les forêts voisines de Heidelberg. Cependant Michelet, malgré les fatigues d'une neurasthénie toujours renaissante, organisait lentement dans sa pensée et commençait à publier sa colossale *Histoire de France*. Son autorité croissait : en 1838 il avait été nommé professeur au Collège de France. La vie mal réglée de son ami l'affligeait. Il lui répétait ses conseils de sagesse. Quoique très avare de son temps, il prenait en main l'administration financière de ses publications et tenait sa comptabilité avec le soin minutieux qu'il mettait à toutes choses. Les caractères de Michelet et de Quinet divergeaient en mûrissant, et leur amitié n'en était pas diminuée : au contraire, ils semblaient prendre plaisir l'un et l'autre à se sentir si divers et si unis.

Enfin, en 1838, le gouvernement, qui inclinait au libéralisme, offrit à Quinet une chaire à Lyon. « Acceptez, lui dit Michelet. Lyon est le chemin de Paris ». Il accepta. Il n'avait jamais parlé, et il se découvrit soudain les meilleurs dons de l'orateur : l'action, l'autorité, le charme. Son succès fut immédiat : douze cents personnes suivirent ses leçons. Il était heureux, mais un auditoire parisien restait son grand désir. L'opinion publique s'engoua si bien sur son nom que le gouvernement dut s'exécuter : en juillet 1841, Edgar Quinet fut nommé professeur au Collège de France, où Michelet le reçut avec joie, satisfait de voir son ami casé et de l'avoir pour collègue.

Le cours confié à Quinet avait pour titre : « La littérature et les institutions de l'Europe méridionale ». L'institution que Quinet choisit d'étudier fut l'Eglise, cause de mort pour les races latines. Il retrouvait ainsi toutes ses passions. Le public ne fut pas déçu par sa leçon d'ouverture, et celles qui suivirent maintinrent l'excitation. On applaudit, on dénigra. Michelet, professeur très pacifique depuis 1838, reçut, par contre-coup, quelques attaques. Il s'anima; l'année suivante, les deux amis firent pacte et traitèrent le même sujet : Les Jésuites, l'éducation par l'Eglise. Ils ouvraient cette controverse sur la liberté de l'enseignement qui, aujourd'hui encore, est pendante. Le succès de ce double cours, il faut être parisien, sans doute, pour le bien concevoir. On vint pour siffler, on vint pour applaudir, et aussi pour le plaisir d'entendre. Les étudiants arrivaient par bandes, en chantant, hostiles ou favorables. Ce fut un enthousiasme vrai, et une mode par hasard généreuse et pure. La sensation fut si vive qu'elle subsiste après soixante années et si une certaine poésie reste attachée aux noms de Quinet et de Michelet, cela est dû aux cours du Collège de France.

Guizot trouva ces incidents fâcheux. Il fit prier Edgar Quinet d'étudier plus exactement les « Littératures méridionales ». Celui-ci refusa, et, plutôt que de céder, quitta cette chaire tant désirée. Tout s'apaisa. Michelet redevint un professeur pacifique. Il ne fut inquiété que deux années plus tard, en décembre 1847, à la veille de la Révolution de Février.

La collaboration des deux amis dura quelque temps encore. Ils publièrent ensemble leurs cours sur les Jésuites, puis se dédièrent l'un à l'autre, Michelet son livre du *Peuple*, et Quinet son livre sur *Le Christianisme et la Révolution*. « Depuis le premier instant où nous nous sommes connus, écrivait Quinet, par quel hasard est-il arrivé que, séparés ou rapprochés, nous n'ayons cessé au même moment de croire et souvent d'imaginer les mêmes choses, sans avoir eu besoin de nous parler? Cet accord a toujours été pour nous la confirmation du vrai... » — Et Michelet répond dans sa dédicace : « Ce livre est plus qu'un livre: c'est moi-même. Voilà pourquoi il vous appartient. »

Puis leurs existences divergèrent. Quinet recommença à vivre d'une manière désordonnée et rompue. Il publia ses *Révolutions d'Italie*, puis les notes d'un voyage qu'il avait fait en Espagne. Michelet rentra dans le courant profond de son activité. « Je suis enterré aux Cordeliers, aux Jacobins, écrivait-il en septembre 1847, je ne puis aller vous voir ». Il continuait l'*Histoire de France*.

La révolution de 1848 les sépara davantage encore. Edgar Quinet courut à la bagarre et fut nommé représentant par les électeurs de l'Ain. Michelet, épouvanté par la rapidité des événements, épuisé, mais travaillant toujours, s'isola, en compagnie de sa toute jeune et nouvelle épouse, dans une maison de campagne, au village des Ternes. Les deux amis savaient que leurs préoccupations étaient les mêmes. Ils s'écrivaient souvent, mais ne se voyaient plus.

Au soir du coup d'Etat, une jeune femme — elle devait bientôt s'appeler Mme Quinet — vint frapper à la porte de Michelet. Elle lui dit que son ami était caché dans une mansarde du Faubourg-Poissonnière et qu'il se préparait à partir en exil. Michelet alla le voir aussitôt. La séparation serait-elle longue ou courte? Compterait-elle par jours, par mois ou par années? Michelet avait des illusions. Quinet n'en avait pas : il dit un long adieu.

Pendant quelques mois, l'extrême tristesse des temps les rapprocha étroitement. Leurs lettres étaient fréquentes et longues. Quinet habita Bruxelles. Michelet se réfugia d'abord en Vendée, puis en Italie. Il avait plaisir à lire les brochures énergiques et passionnées qu'écrivait son ami. « Voici vingt-cinq ans que j'ai commencé à être amoureux de votre génie, lui écrit-il en juillet 1852, et cela va en croissant... »

Mais cette communion dura peu. Le temps n'atténua pas l'indignation de Quinet; au contraire, elle s'aviva dans la solitude de l'exil. En France on s'habituait, ou (c'est presque la même chose) on se résignait.

Michelet revint à Paris; il y travailla beaucoup, et d'une manière qui le satisfit. Il composait l'histoire de la Réforme et son imagination lui représentait avec tant de vivacité les supplices infligés aux révoltés d'alors qu'il avait moins de pitié disponible pour ses amis de Cayenne ou de Bruxelles. En même temps il rédigeait l'*Oiseau* et les mœurs exquises de ces petits êtres lui donnaient du reconfort. L'artiste consolait l'idéologue vaincu. Il perdit sa fille et Quinet lui écrivit aussitôt une lettre chaleureuse. « Je travaille, je vis, répondit Michelet. Quinet perdit un enfant. Travaillez-vous? » lui écrivit Michelet. L'égoïsme naturel, ou, pour mieux dire, l'absorption nécessaire aux grands producteurs était fortifiée en lui par son état de maladie et les adulations dont l'entourait sa femme. En 1855, il traversa Bruxelles. Les proscrits se réunirent un soir pour le fêter. Il vint, disserta sur l'aviculture et parut éviter toute allusion politique.

En 1859, l'Empire, vainqueur de l'Autriche et décidément installé, proclama l'amnistie générale. Hugo, Quinet, Charras refusèrent avec éclat et publièrent leurs motifs. Nous ne sommes pas les coupables, dirent-ils. Nous n'admettons pas qu'on nous amnistie. Nous rentrerons à notre heure. Mais les Parisiens, de plus en plus habitués à leur brillant régime, n'approuvèrent pas ces obstinés. Mme Michelet fit à son mari une maison agréable. Elle donna des soirées et des bals qui parfois même étaient masqués. Michelet reçut, déguisé en Franklin, et sa femme en « Histoire du dix-huitième siècle ». La gaieté de Paris faisait le plaisir de cette Europe où l'Italie devenait nation, où l'Allemagne armait formidablement. Quinet disait ces choses, mais on ne l'écoutait pas, et, comme il ne voyait plus de fin à son exil, il fit venir tous ses livres et s'établit au bord du lac de Genève, à Veytaux.

Michelet y vint passer le mois d'octobre 1861. D'autres Français vinrent aussi, anciens proscrits qui prenaient plaisir à revoir leurs résidences et leurs amis d'infortune. Ces petites « France de l'extérieur » (Michelet les appelait ainsi) avaient leur charme et leur tristesse. L'entente y était parfaite sur les questions essentielles. Mais sur les questions de tactique on avait des opinions différentes et la situation était si douloureuse que le moindre désaccord gênait la conversation. Cependant on avait un tel plaisir à se voir, à causer avec liberté, que cet automne de Veytaux fut doux.

D'autres mois, d'autres saisons passèrent. En vain Quinet faisait retentir son perpétuel *Dies iræ;* en vain il annonçait les catastrophes inévitables. Michelet, qui blâmait sa retraite obstinée, prit l'initiative d'une adresse que trente personnalités signèrent. Au nom des intérêts même du parti républicain, on priait Quinet de revenir en France. Il refusa, et sentit la solitude comme élargie autour de lui. « Chaque année, écrivait-il, augmente la différence d'accent et de langage entre les Français du dedans et nous autres exilés. A la longue nous formerions deux idiomes séparés dont la langue-mère serait morte. »

Michelet revint séjourner à Veytaux en juillet 1865. Il fut affectueux et charmant. Il s'amusait à faire rire la candide Mme Quinet avec des bouffonneries, puis il la faisait frémir en affirmant d'une voix grave que rien n'était si pareil à une fleur de camélia que le cerveau d'un enfant mort examiné au microscope. Comme en 1861, une société nombreuse s'était formée autour des célèbres amis. On improvisait des promenades, des parties; mais Quinet et Michelet, rendus casaniers par l'âge, restaient seuls à causer dans le verger dont la pente allait glissant jusque sous les eaux bleues du lac. Ils s'entretenaient d'histoire naturelle, leur dernière et commune passion, aussi heureux que lorsque, à vingt-cinq ans, à l'aurore du siècle, ils dissertaient sur le progrès dans l'histoire humaine. Au moment des adieux, Mme Michelet, avec une grâce un peu féline, prodiguait des câlineries : « Nous nous reverrons, il le faut, vous reviendrez à Paris... je vais vous chercher un appartement...» Doucement, Quinet faisait de la tête un geste négatif. Elle l'embrassa : « J'ai passé ici des jours de bonheur. Je n'ai jamais senti un tel épanouissement.»

Et pourtant, au cours de l'hiver qui suivit, les relations devinrent difficiles entre les hommes. Pourquoi cela? Nous apercevons une raison et nous en devinons une autre, capitale sans doute, l'influence de Mme Michelet. Dominatrice à l'extrême, elle considérait son mari comme une chose possédée. Elle avait éloigné de lui ses plus anciens amis, ses enfants même. Elle avait, semble-t-il, désapprouvé les conversations interminables de Veytaux et blâmé son mari de livrer si naïvement ses idées à l'autre, qui en ferait un livre. Il lui déplaisait, d'ailleurs, que Quinet s'entretînt d'histoire naturelle avec Michelet, car elle avait sur ce point de grandes prétentions et laissait volontiers entendre que l'*Oiseau*, l'*Insecte*, étaient ses œuvres. Quinet avait éveillé sa double jalousie de femme et de collaboratrice. Il ne lui fut pas difficile de circonvenir son mari, son éternel malade.

Quinet publiait à ce moment même son histoire de la *Révolution*, qui est une œuvre belle, mais amère. Il s'était demandé pourquoi, malgré l'effort de 1789, la France était restée déséquilibrée au point d'accepter la dictature de Napoléon III, et il avait cherché dans la Révolution même une faute initiale. Il avait écrit une histoire critique aujourd'hui encore vigoureuse après quarante années. L'effet produit fut considérable et Michelet, qui avait composé son histoire en 1848, dans la manière enthousiaste d'alors, éprouva de l'agacement. Bientôt, il ressentit comme une infidélité le désaccord intellectuel survenu entre Quinet et lui. Il écrivit à son vieil ami que plusieurs de ses thèses lui étaient « pénibles » et « inacceptables ».

En mai 1867, Michelet reparut à Veytaux. Certaines difficultés de famille l'attristaient; il était tout à fait brouillé avec ses petits-enfants, qu'une vive affection unissait aux Quinet. Des discussions politiques s'élevèrent entre les deux hommes. Quinet abhorrait les leurres de l'empire libéral qui faisait illusion alors. On se quitta avec, de part et d'autre, plus de soulagement que de regret. Mais l'échange de lettres qui suivit continua d'entretenir l'amertume. Michelet exprimait sans cesse des réserves qui, même légères, étaient sensibles à l'exilé. Celui-ci croyait bien deviner quelle force étrangère lui prenait son faible ami. Mais que pouvait-il contre elle? « Nous sommes unis, cher ami, et nous devons rester unis... répondait-il avec tendresse; aimons-nous et serrons-nous contre ce nouveau souffle de réaction déchaînée... » Il écrivit à plusieurs reprises, et ses lettres étaient longues — trop longues même. Leur dimension trahissait l'ennui de l'exil. Michelet répondait à peine. « Vos lettres sont des billets, les miennes sont des volumes! »

En septembre 1868, Quinet apprit par un tiers que Michelet venait d'arriver au bord du lac. Peu après, un mot très court le prévenait. « Hélas! répondit Quinet, votre écriture me manquait depuis trop longtemps... Aimez-moi donc comme je vous ai toujours aimé!... Ne serions-nous pas inconcevables de ne pas entretenir chèrement cette chose sainte?... » M. et Mme Michelet annoncèrent leur visite. Ils vinrent ensemble, très correctement habillés et très guindés. On parla du bout des lèvres : de la maison exquise, de la vue admirable qu'on enviait à l'exilé, auquel eût pourtant mieux convenu le ruisseau de la rue du Bac. Deux jeunes gens étaient là qui gênaient l'entretien. M. et Mme Michelet partirent sans qu'un mot intime ait été prononcé, et ce fut la dernière entrevue.

Une extraordinaire épître vint compléter cette décevante visite. « Il est sûr que nos rapports ont changé, écrivait Michelet;.. expliquons-nous donc une fois. » Et, après avoir rappelé leurs manières diverses de comprendre la Révolution, il faisait à Quinet le reproche de n'avoir pas cité son histoire dans la sienne. « ...Cela a surpris tout le monde... Je ne dis pas cela par une sotte vanité, mais pour marquer ce surprenant oubli de celui qui seul avait frayé les voies. » Il terminait d'ailleurs en affirmant « l'*immuable* amitié que rien ne pourrait altérer en ce monde, ni dans les mondes ultérieurs. »

Quinet fut désespéré. Les meilleurs souvenirs de sa vie étaient diminués et ternis par cette mesquinerie. Il resta neuf jours sans répondre et n'écrivit qu'après avoir laissé tomber l'irritation. Son vieil ami n'était coupable que de faiblesse. Une autre, sans doute, était responsable. Quinet résolut de rester, malgré Michelet lui-même, son ami. « Notre amitié est notre honneur, » lui écrivit-il fermement. « Nous devons à ce triste temps de lui donner l'exemple d'une telle amitié entière jusqu'à la fin... Rien ne me séparera de vous, entendez bien cela... Rien ne me découragera, je ne changerai jamais pour vous, je me le promets à moi-même. » Quinet eut la récompense de son effort : la brouille fut évitée et l'échange de lettre, quoique un peu difficile, persista.

La guerre interrompit soudain l'exil. L'Empire tombé, Paris menacé, Quinet voulut y aller aussitôt. On lui disait : « Ne partez pas; on mourra de faim, on ne pourra même pas se défendre, on n'aura pas d'armes. — Nous aurons la République! » répondait le vieillard. Il partit et se jeta dans la ville qui se rouvrait pour lui en se fermant au monde. Il y vécut cinq mois de fièvre et presque de bonheur. « Heureux les jours où nous mangions notre pain noir mêlé de paille, où les obus pleuvaient sur nos toits! » Mais Quinet n'avait pas retrouvé Michelet dans Paris. Celui-ci avait quitté la France au moment où son ami y rentrait. Toujours épuisé, toujours brisé, il était allé s'établir à Fiésole où il écrivit ce petit chef-d'œuvre d'un art si merveilleux : *La France devant l'Europe*.

A la guerre succéda l'insurrection communaliste. Michelet tomba gravement malade. Paris en flammes, ses papiers, ses notes innombrables peut-être consumées, c'était plus qu'il ne pouvait supporter. A grand'peine, on put le ramener de Fiésole au lac de Genève.

Quinet, député à l'Assemblée nationale, assistait à toutes les séances malgré les atteintes d'une bronchite contractée à la fin du siège dans un appartement glacial. Pour la deuxième fois dans sa vie, il défendait contre l'insurrection une Assemblée légalement élue. En juin 1848, colonel à la garde nationale, il avait failli être écharpé par ses hommes en couvrant de son corps, après un combat, un groupe d'insurgés prisonniers. En 1871, trop âgé pour être à la bataille, il errait dans le parc de Versailles, écoutant la canonnade et regardant le ciel rougi, seul avec sa femme et pleurant contre son épaule.

Le 28 juin 1871, Michelet écrit à Edgar Quinet. Il parle de sa santé, qui est meilleure, et de son opuscule *La France devant l'Europe*, qu'il a dû n'envoyer à personne parce qu'il était déparé par trop de fautes d'impression. « Que de choses contiendrait cette lettre, » dit-il en concluant, « si je suivais mes pensées! Mais je me fatigue encore aisément. » Ce fut la fin de leur correspondance. Michelet traîna ses dernières années dans les stations du midi de la France, au bord de la mer ou à la campagne. Il ne vit plus son ami ni ne communiqua avec lui. A grand' peine, avec une dépense d'énergie nerveuse dont l'œuvre se ressent, il acheva son *Histoire du dix-neuvième siècle*, — livre pénible, déclamatoire, avec des éclairs admirables d'intelligence, et tout assombri par la tristesse d'un homme qui doute de la vie au moment de la quitter. La guerre avait déconcerté ses vues d'avenir en fortifiant les institutions militaires dans une Europe nécessairement divisée; il en resta désespéré.

Quinet, lui aussi fort souffrant, trouva la force d'effectuer un long voyage. « Le sacrifice, une fois consommé, dit très bien M. Henry Michel, dans une belle étude qui vient de ramener l'attention publique vers notre auteur, — la France réduite, mutilée, il ne reste à Quinet qu'une manière de lui témoigner sa tendresse filiale : c'est, après tant d'années d'exil, de reprendre lentement possession du sol, de l'atmosphère de son pays. Il va « par les sentiers de la France », et ce lui est une douceur infinie de retrouver la Normandie et la Bretagne, la Touraine et le Languedoc, la Bresse et les Pyrénées, de respirer cet air, de contempler cette lumière, qui lui semblent meilleurs que partout au monde, parce qu'ils viennent du ciel de France. » Il revint à Versailles, et fut exact aux séances de l'Assemblée. Son parti le vénérait. La presse républicaine faisait bon accueil à ses publications. Il jouissait de cette popularité sans épines que la jeunesse accorde volontiers aux très vieilles gens.

Le 11 février 1874, il apprit la mort de Michelet en ouvrant son journal. Il pâlit et tendit la feuille à sa femme. Elle était donc tranchée, cette amitié de cinquante années; elle n'était plus, cette intelligence aux reflets innombrables, cette âme merveilleuse, plus féminine que virile, qui décevait parfois, mais qui se faisait toujours pardonner! « Je ne puis que vous dire mon saisissement... », écrivit-il à Mme Michelet... « Je suis hors d'état d'ajouter un mot... Je l'essaie inutilement. Puissiez-vous avoir toute la force dont vous avez besoin! »

Quinet vécut treize mois encore. Sa dernière œuvre, *L'Esprit nouveau*, est belle de sérénité et de jeunesse. L'extrême droiture morale est sans doute, pour un penseur, une garantie contre l'affaiblissement de l'âge. C'est une force simple qui survit à l'intelligence et relève ses dernières lueurs.

DANIEL HALÉVY.

(1) *Cinquante ans d'amitié*, par Mme Edgar Quinet.

LIBRAIRIE

LA RENAISSANCE LATINE

Sommaire du nº du 15 février : RENÉ VIVIANI : la Liberté d'enseignement. HENRI DE RÉGNIER : les Rencontres de M. de Bréot (I). JOHN RUSKIN : la Bible d'Amiens, trad. de MM. Proust (I). MME LA COMTESSE M. DE NOAILLES : la Nouvelle espérance (II). ANDRÉ CHÉNIER : Pages inédites (fin). GILBERT STENGER : les Hommes du Consulat. ANDRÉ PICARD : Tristan Bernard; etc., etc. — La livraison : 2 francs. — 25, rue Boissy-d'Anglas.

LA REVUE

(ancienne « Revue des Revues »), la plus importante parmi les grandes revues françaises et étrangères.

Spécimen sur demande. Paris, 12, avenue de l'Opéra.

Le dernier roman d'Emile Zola: *Vérité*, vient de paraître chez l'éditeur Fasquelle, en un volume de la Bibliothèque Charpentier

Aujourd'hui paraît chez Ollendorff le curieux volume : **George Sand et ses amis**, où M. Albert Le Roy, réunissant ses conférences de la Sorbonne, nous donne le fil conducteur à travers l'existence sentimentale et intellectuelle de George Sand.

AVIS ET COMMUNICATIONS

FÊTES DU CARNAVAL

Extension de la durée de validité des billets d'ALLER et RETOUR

A l'occasion des **Fêtes du Carnaval** les billets aller et retour délivrés du samedi 21 février au mardi gras 24 février inclus, seront valables pour le retour jusqu'au dernier train du mercredi des Cendres 25 février.

TRIBUNAUX

Maire et préfet. — Le comte René de Beaumont, maire révoqué de Moëlan (Finistère), fut poursuivi devant le tribunal de Quimperlé. Il était inculpé d'outrages par lettre au préfet de Quimper auquel il avait écrit qu'il ne voulait pas se charger, en ce qui le concernait, de la « sale besogne » de la laïcisation de l'école des filles de sa commune prescrite par un arrêté du préfet du Finistère. M. de Beaumont fut condamné à 50 francs d'amende sans sursis.

Il releva appel de ce jugement. Le procureur général releva à son tour appel *a minima*.

La cour de Rennes a accordé au comte de Beaumont le bénéfice de la loi de sursis qui lui avait été refusé par le tribunal de Quimperlé.

Voici les considérants de ce jugement :

Attendu que le comte de Beaumont, maire de la commune de Moëlan, aurait pu répondre à la dépêche par laquelle M. le préfet du Finistère le chargeait d'exécuter, en ce qui le concernait, son arrêté du 2 septembre 1902, prononçant la laïcisation de l'école des filles, que cette mesure froissait les sentiments de la grande majorité des habitants de Moëlan, qu'elle aurait pour conséquence de grever le budget communal et qu'ayant été à même d'apprécier la valeur intrinsèque et la parfaite correction des enseignements donnés aux filles de ses concitoyens par les religieuses du Saint-Esprit, il trahirait la confiance de ses électeurs et manquerait à ses devoirs de chrétien s'il consentait à remplir la mission dont on voulait le charger; que ce faisant il se serait sans doute exposé à être suspendu de ses fonctions, puis révoqué, mais qu'incontestablement il n'eût pas commis un délit;

Mais attendu que le prévenu a commis un délit réprimé par l'article 222 du Code pénal, en se bornant à répondre qu'il se refusait absolument à accomplir la sale besogne dont le préfet l'avait chargé; que l'expression de besogne est très française et n'a en soi rien de répréhensible, mais qu'il en est autrement du qualificatif « sale » bien qu'il soit aujourd'hui d'un usage courant, qui employé crûment, sans une explication pouvant le rendre peut-être tolérable, avait cette portée qu'en chargeant le maire d'exécuter un arrêté de laïcisation, le préfet lui imposait une besogne de nature à le salir.

...Attendu qu'en notifiant à ce magistrat, en des termes répréhensibles, son refus de participer à l'exécution de l'arrêté du 2 décembre, le maire de Moëlan s'est laissé aller à exprimer, comme il n'eût pas dû le faire, les sentiments de ses électeurs et les siens propres; que sa parfaite honorabilité est attestée par l'estime dont il jouit dans le pays, qu'il n'a jusqu'à ce jour subi aucune condamnation, et que par suite il y a lieu de le faire bénéficier de la loi de sursis.

NÉCROLOGIE

M. Emile Marie, beau-père de M. Louis Havet, dont nous avons annoncé hier la mort, était le fils aîné de Thomas Marie, le célèbre avocat du temps de Louis-Philippe, membre du gouvernement provisoire de 1848.

THÉATRES

Débuts de Mlle Roch

Mlle Roch, qui, au dernier concours du Conservatoire (juillet 1902) obtint un premier prix de tragédie, a débuté, hier soir, à la Comédie-Française, par le rôle d'Hermione, dans *Andromaque*. On l'a beaucoup applaudie — plus, peut-être, qu'il ne convenait. C'est, en vérité, une très bonne élève, qui a montré de sérieuses qualités, principalement dans les passages de force. Un habitué me disait : « C'est déjà une excellente future Dudlay. »

On a fait une ovation à Mme Bartet, qui jouait Andromaque, et où l'éminente artiste fut, comme toujours, admirable — et le mot n'est pas excessif.

— Ce soir :

A la salle Humbert de Romans (60, rue Saint-Didier), à huit heures et demie, 14e gala populaire de l'Œuvre française des Trente ans de théâtre. Au programme : Causerie de M. Georges Bureau, suivie de l'*Arlésienne*, drame en cinq actes, par Alphonse Daudet, musique de Georges Bizet, par l'Odéon, jouée par MM. Albert Lambert, Cornaglia, Dorival, Darras, Decœur, Taldy, Violet, Mmes Tessandier, Even, Sylvie, Maïa, Lainé.

Orchestre et chœurs sous la direction de M. Edouard Colonne.

Prix des places : fauteuils d'orchestre, 3 fr.; fauteuils de balcon, 1re série, 3 fr.; 2e série, 2 fr.; chaises, 1 fr.

A l'Opéra-Comique, première des cinq représentations d'*Iphigénie en Tauride*, avec Mme Rose Caron.

Au Gymnase, le *Secret de Polichinelle* sera précédé d'une comédie en un acte, les *Poires*, de MM. Serge Basset et Henry Darcourt, jouée par MM. Jean Dax, Daunis, Mmes Debacker, Berthet et Claudia.

A la Boîte à Fursy, six nouvelles chansons par D. Bonnaud, Chepfer, Mévisto aîné, Paul Weil, Jean Varney et L. Tournayre.

— Aux Variétés : *Orphée aux Enfers*, dont on fêtera la centième représentation après-demain mercredi, sera jouée pour la dernière fois dimanche soir, 22 février inclusivement, — puis, viendront les relâches nécessaires au déblaiement du matériel que comporte la mise en scène de ce spectacle, qui doit céder la place, avant la fin du mois, à la nouvelle comédie de M. Alfred Capus, le *Beau jeune homme*.

— Les actionnaires du théâtre des Variétés sont convoqués en assemblée générale ordinaire, au siège social, boulevard Montmartre, 7, pour le lundi 23 février, à une heure et demie.

— A la Cigale, irrévocablement, demain mardi, dernière représentation de *V'là l'Métro!* Mercredi, relâche pour répétitions de *Adieu Cocottes!* fantaisie à grand spectacle en deux actes et cinq tableaux, de MM. Gaston Carvin et Marcel de Bari.

SPECTACLES DU LUNDI 16 FÉVRIER

Opéra. 8 h., Paillasse, Samson et Dalila. — Mardi, relâche.
Français. 8 h. 1/2. — L'Autre Danger.
Opéra-Com. 8 h. 1/2. — Iphigénie en Tauride.
Odéon 8 h. 1/2. — Le Pèlerin d'amour. — Le Rire. — Le Légataire universel.
Vaudeville. 8 h. 1/2. — Incognito. — La Passerelle.
Gymnase. 8 h. 3/4. Les Poires. Le Secret de Polichinelle.
Variétés. 8 h. »/». — Manu militari. — Orphée aux Enfers.
Th. Sarah-Bernhardt. — Relâche.
Porte-St-Martin. — Relâche.
Renaissance. 8 h. 1/4. Le Pain de ménage. La Châtelaine.
Châtelet. 8 1/4. — Les Aventures du capitaine Corcoran.
Gaîté. 8 h. 1/2. — Les Cloches de Corneville.
Pal.-Royal. 8 h. 1/2. — L'Homme masqué. — La Carotte.
Ambigu. 8 h. 1/2. — Les Dernières Cartouches.
Nouveautés. 8 h. 1/2. Le Cake-Walk. La Famille Boléro.
Th. Antoine. 8 h. 1/2. — Mariage d'argent. — Le Colonel Chabert. — Bonne Fortune.
Athénée. 8 h. 3/4. — Un Invité. — L'Auréole.
Bouffes. 8 h. 1/2. — Le Grain de beauté. — Florodora.
Folies-Dram. 8 h. 1/2. — La Famille du brosseur. — L'Anglais tel qu'on le parle.
Cluny. 8 1/2. Gaietés du veuvage. L'Affaire Champignon.
Déjazet. 8 1/2. Appartement à louer. « Mossieu » le Maire.
Château-d'Eau. 8 h. 1/2. — La Petiote.
Olympia. 8 h. 1/2. — Olympia-Revue.
Capucines. 9 h. Tél. 156-40. Coup de Salomon. Lyse Berty. Petit Homme. Au bout du fil. M. Tranquille. La Botte.
Mathurins. 9 h. Le 1er Flirt de Loulou. On se couche à 8 h.
Fol.-Bergère. 8 1/2. Tél. 102-59. Revue des Folies-Bergère.
Boîte et Tr. Tabarin. 58, r. Pigalle. 9 1/2. Tél. 267-92. Revue.
Cas. de Paris. Rob. Macaire : N. d'Asty, Bertin, Martinetti.
Nouv.-Cirq. 8 1/2. Joyeux nègres. Cake walk. Mlle del Erido.
Cirq. d'Hiver. 8 h. 1/2. — Kiesellys et Kaina. — M. Henau.
Salle Æolian. 32, av. de l'Opéra. 4 h. Mardis et vendredis. Æolian récitals. Pour invitations, s'adresser à l'Æolian.
Salle Pianotist (33, boulevard des Italiens). — Auditions libres, tous les jours de 3 h. à 5 h. (Dimanche excepté.)
Photorama Lumière, 18, r. de Clichy. Vues panoramiques. Séances toutes les 1/2 h. de 2 1/2 à 6 h. et de 9 à 11 h. du soir.
Grands Magasins Dufayel. De 2 à 6 h. Attractions variées.
Cigale. 9 1/2. Tél. 407-60. V'là l'Métro! J. Bloch. Cernay.
Pal. de Glace (Champs-Elysées). Patinage sur vraie glace.
Scala. Tél. 101-16. Polin. P. Darty. Marville. C'est d'un raid!
Mus. Grévin. Récepton chez l'emp. Ménélik. Jnal lumineux.
Jardin d'acclimatation. — Ouvert tous les jours.
Tr Eiffel. De midi à la nuit jusqu'au 2e ét. par escal., 1 fr.

SPECTACLES DU MARDI 17 FÉVRIER

Opéra. Relâche. — Mercredi, 8 h., Tannhæuser.
Français. 8 h. »/». — Louis XI.
Opéra-Com. 8 h. 1/2. — La Traviata.
Odéon. 8 h. 1/2. — Résurrection.
Th. Sarah-Bernhardt. 8 h. 1/2. — Andromaque.
Porte-St-Martin. 8 h. 1/4. — La Tour de Nesle.

(Les autres spectacles comme lundi)

VIOLETTE IDEALE PARFUM NATUREL HOUBIGANT, 19, Faubourg St-Honoré

PRENEZ GARDE, Madame
vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de THYROÏDINE BOUTY, et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le LABORATOIRE, 1, r. de Châteaudun, Paris, contre mandat-poste de 10 fr. TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN.
Avoir soin de bien spécifier: Thyroïdine Bouty.

EAU DE BOTOT le seul Dentifrice approuvé par l'Académie de Médecine de Paris. Exiger la signat. BOTOT.

LE SANDOW
Gymnase Complet 21 fr.
CHEZ SOI
Vve A. LAURENT, 58, Boulᵈ Sébastopol, PARIS
BROCHURE GRATIS SUR DEMANDE

CHLORO-ANEMIE, TUBERCULOSE, CONVALESCENCE
Tout état de langueur et d'amaigrissement ayant pour cause la dénutrition trouve une guérison prompte et certaine par l'emploi du
VIN DE VIAL au Quina, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de Chaux

MACARONI LUCULLUS

FEUILLETON DU Temps
DU 17 FÉVRIER 1903

LA MUSIQUE

Au théâtre de Monte-Carlo : Première représentation du *Tasse*, opéra en trois actes et six tableaux; poème de MM. Jules et Pierre Barbier; musique de M. Eugène d'Harcourt.

Un phénomène extrêmement curieux est survenu à Monte-Carlo. On y a vu paraître sur la scène un exemplaire nouveau, d'une espèce lyrique qu'on pouvait croire à tout jamais éteinte, et décidément fossile : l'opéra de Meyerbeer et d'Halévy.

Le sujet de l'action est l'aventure amoureuse du Tasse et de Léonore... Premier acte. Premier tableau. La fin du jour, au bord du Pô, près de Ferrare. Le Tasse écoute chanter un batelier sur le fleuve. Il l'appelle : « De qui ce chant? De qui ces vers? Le sais-tu? — Ces vers et ce chant, toute l'Italie les sait; j'ignore le nom du poète. — Il se nomme le Tasse. » Le batelier décrit au poète les splendeurs et les fêtes de Ferrare, dont le duc va demain se marier, et célèbre Lucrèce et Léonore, les deux sœurs du souverain. A ce moment, on entend une musique sur l'eau; une barque parée d'étoffes et de fleurs apparaît, portant des musiciens, et deux femmes dont la beauté radieuse émerveille le Tasse. Il leur dit son admiration en stances enflammées, qu'il emprunte à ses œuvres, et se fait connaître. Léonore charmée salue le poète qui fait la gloire de l'Italie. Mais lorsqu'il lui demande son nom, elle refuse de le lui dire. « Demain, au passage du cortège ducal, vous me reconnaîtrez peut-être. » La barque s'éloigne, et le Tasse, déjà pénétré d'amour, la suit des yeux. Second tableau. La place publique de Ferrare, devant le portail de la cathédrale. On célèbre le mariage du duc. Le Tasse est là, attendant le passage de sa belle inconnue. Un seigneur vient à lui; c'est le comte Molza, favori du duc et tout-puissant à la cour. Le poète lui conte la rencontre merveilleuse qu'il a faite au bord du fleuve, et Molza lui souhaite bonne chance. Le cortège sort de la cathédrale. Le Tasse enivré de joie y voit celle qu'il adore, et la désigne à Molza. « La sœur de notre duc! » s'écrie celui-ci, qui lui-même est épris de Léonore, et espère devenir son époux : « Tasse, tu payeras cher notre rivalité. »

Deuxième acte. Premier tableau. Chez Léonore. Le Tasse lit des vers, aux applaudissements des princesses et de leurs dames d'honneur. L'enthousiasme de Léonore alarme sa sœur Lucrèce; vainement elle la conjure de contenir son amour naissant. Lucrèce s'inquiète avec raison. Le duc paraît, railleur et menaçant, suivi des seigneurs de sa cour. Molza lit une pièce de vers qu'il a dérobée dans la chambre du Tasse, et qui proclame la passion du poète pour Léonore. Le Tasse, furieux, provoque Molza. Ils sortent pour se battre; le Tasse est perdu, car Molza est la plus terrible épée de l'Italie. « Voulez-vous le sauver? dit le duc à sa sœur. Renoncez pour toujours à votre folie, prenez Molza pour époux, et j'arrête le combat. » Léonore se débat en vain : il faut céder, et sacrifier son amour... Second tableau. Les jardins du palais. Sur une scène champêtre, des comédiens jouent l'*Aminta* du Tasse. Un acte vient de finir. Chacun loue le génie du poète. Mais la gloire ne peut adoucir sa douleur : Léonore, l'ingrate Léonore, le dédaigne et s'écarte de lui. Il essaie de lui rappeler les jours d'autrefois; c'est en vain. Alors une sorte de délire s'empare de lui. La représentation d'*Aminta* vient de recommencer. Il monte sur la scène, et là, parmi les comédiens épouvantés, devant la cour stupéfaite, il jette à Léonore une apostrophe furieuse, lui reproche sa perfidie et sa cruauté. « Il est fou, s'écrie le duc. Qu'on l'enferme avec les fous. Le Tasse au cabanon! »

Troisième acte. Premier tableau. La cellule du Tasse à l'hôpital des fous. Depuis des années il vit là, désespéré, seul, sans autre compagnie que celle d'un enfant, fils du geôlier, qui s'est pris pour lui d'affection et d'admiration. Voici que cet enfant paraît, et lui annonce la venue de Léonore. C'est elle en effet. Elle explique au Tasse, qui la croit toujours parjure, comment elle a dû, pour le sauver, s'éloigner de lui : il tombe à ses pieds... Léonore a tout préparé pour la fuite du poète. Qu'il retourne à Sorrente; elle reste à Ferrare où le devoir la tient attachée. Mais elle le pressent, elle le jure; ils se retrouveront par-delà cette vie; ils s'appartiendront pour l'éternité. Dernier tableau. Un défilé de rochers dans les Apennins. Une troupe de brigands est là; ils viennent d'arrêter et de dépouiller des voyageurs, au nombre desquels est Molza; et Sciarra, leur chef, chante avec eux les joies du brigandage et du butin. Divertissements et danses. Mais, au loin, s'élève un chant religieux. Ce sont des pèlerins qui gravissent la montagne. Les brigands se mettent en embuscade pour les surprendre. Ils paraissent : on se jette sur eux. Ils se prosternent et demandent grâce. Un seul se défend, blesse plusieurs hommes. Enfin on s'empare de lui, et Sciarra le condamne à être pendu. Tandis qu'on apprête son gibet, il entonne un chant dont la beauté subjugue les bandits. « Ce sont les vers du chantre de Ferrare, s'écrie Sciarra, qui donc es-tu! » La voix de Molza lui répond : « C'est le Tasse. » Vous l'aviez déjà deviné. A ce nom les bandits s'inclinent, saisis de respect; et Sciarra s'écrie : « Nous sommes à genoux devant toi, ô poète! Tu es libre, et les autres prisonniers sont libres en ton honneur. Dis à la sainte que tu as chantée dans tes vers, comment Sciarra traita le Tasse... — L'entendra-t-elle, hélas? dit Molza. Elle se meurt. — Le Tasse désespéré l'interroge, et Molza lui répond : « Nos cœurs brisés par une même peine doivent s'unir dans la douleur. Pardonnez-moi le passé; allons à Rome prier pour Léonore. — Allons, s'écrie le Tasse, mes prières de feu obtiendront peut-être un miracle. » Tous réunis invoquent le ciel; et ils prennent le chemin de Rome, où le Tasse, apprenant la mort de Léonore, entre, pour y mourir, au couvent de San-Onofrio... La partition contient un acte encore, qui montre le séjour du Tasse au couvent, et sa mort. Mais cet acte n'a pas été mis à la scène, et je ne vous en parlerai pas plus longuement.

Vous apercevez assez, par cette brève analyse, que c'est là un livret à l'ancienne mode. Je n'y vois point de mal; certains livrets à la mode nouvelle sont bien faits pour nous rendre indulgents à l'autre. Je voudrais seulement que celui-ci fût plus vigoureux et plus véritablement dramatique, contînt des situations plus fortes et des caractères mieux tracés. Quelques exemples. La scène sur laquelle toute la pièce est fondée, puisque c'est là que naît le malheur du Tasse, est la scène où Léonore, contrainte par la menace du duc de Ferrare, sacrifie son amour pour sauver la vie de celui qu'elle aime. Cette scène pourrait, devrait être émouvante et tragique; il faudrait pour cela que le péril du poète nous apparût formidable, et sa mort fatale. Mais on ne nous montre rien de tel : on nous dit seulement, en deux mots, qu'il va se battre en duel, et que le comte Molza est « la plus fine lame du duché de Ferrare ». Voilà un bien petit danger, et bien incertain; et c'est bien peu de chose pour justifier tant de terreur, un si cruel sacrifice, et l'infortune éternelle de deux amants, et tout un drame enfin. On peut accepter la poétique de l'opéra d'autrefois, mais il faut convenir qu'elle est ici faiblement appliquée. Et il est un détail que mieux eût valu nous épargner : je veux parler du tableau des brigands, de leurs chants, de leurs danses et de leur gaieté. Cela s'est vraiment trop vu dans tous les opéras comiques; et c'est un « scribouillage » dont la banalité est excessive... Les caractères ne sont pas tracés avec beaucoup plus de fermeté que les situations. Le duc et Lucrèce ne sont que des silhouettes sommaires; et pareillement Molza. Léonore, qui a plus d'importance, fait des actes assez touchants, mais qui sont médiocrement expliqués. Quant au Tasse, il n'a guère qu'un trait caractéristique; il est vrai qu'il l'a bien : il est homme de lettres de la première scène à la dernière, homme de lettres sans relâche ni merci, homme de lettres autant que les Goncourt eux-mêmes. Il ne parle que de ses ouvrages, il ne pense qu'à ses ouvrages. Il débite à tout venant des morceaux choisis de ses poèmes; princes et bandits, tout le monde y passe. Il a un couplet pour toutes les occasions et pour tous les interlocuteurs; et lorsque, sachant Léonore mourante, il exprime l'espoir que « ses prières de feu obtiendront peut-être un miracle », nul doute qu'il ne sache déjà quel passage de ses œuvres complètes il récitera au Seigneur pour l'attendrir. Je comprends bien que les auteurs ont voulu ainsi, dans le Tasse, montrer le Poète. Mais en vérité ils sont allés trop loin : ce n'est plus le Poète, c'est le Gendelettre qu'ils ont représenté.

La première impression qu'éveille la musique de M. d'Harcourt, c'est la sorte de stupeur qu'on éprouverait à rencontrer inopinément un animal antédiluvien : on croirait d'abord rêver. On croit rêver en effet. Entre toutes les formes du théâtre musical, le critique du *Figaro* a choisi de propos délibéré la plus artificielle, la plus vaine, la plus fausse, la plus glacée, la plus morte; une forme qui consiste presque tout entière en formules, et si lamentablement conventionnelles, si agressivement poncives, qu'elles semblent se parodier elles-mêmes; une forme qui ne date guère que d'un demi-siècle, et qui cependant est plus délabrée, plus poudreuse, plus préhistorique que les formes les plus anciennes; il a choisi, non point l'opéra de Gounod, non point même l'opéra italien de la basse époque mais l'opéra de Meyerbeer, mais l'opéra d'Halévy. Il l'a imité avec zèle, reconstitué avec une conscience, une opiniâtreté, un labeur auxquels il convient de rendre hommage : Cuvier n'eût pas mieux fait. Rien n'y manque, et toutes les formules y sont : celle de l'air, celle du duo, celles du morceau d'ensemble et du finale; c'est une collection. Ecoutez ce que dans la prison chante au Tasse l'enfant du geôlier : la disposition et le déroulement de la mélodie, l'accompagnement, la rentrée du motif initial : dans combien d'*Africaines* et de *Reines de Chypre* trouve-t-on des airs exactement construits sur ce modèle? Ecoutez le petit duo de Lucrèce et de Léonore : *Il est doux de rêver, vois Phœbé se lever*; n'est-ce pas un écho fidèle de toutes les barcarolles d'antan? Ecoutez le grand duo de Léonore et du Tasse à l'hôpital des fous, la péroraison *A nous le temps, l'espace* : que de « grands duos » ont des péroraisons semblables, et semblablement « chaleureuses »? Et le serment de Léonore, *Par ce Dieu qui m'entend, par ce Dieu que j'implore*, avec la répétition à l'orchestre, pour plus de solennité, de la phrase vocale, ne le croirait-on pas extrait de quelque cahier de notes de Meyerbeer. Les finales sont plus frappants encore, s'il est possible. Cette façon de faire entrer les voix, chanter les personnages, qui n'est ni musicale ni dramatique, mais seulement une recette pour obtenir des oppositions et de gros effets de sonorité, c'est précisément la méthode selon laquelle pendant cinquante ans ont été bâtis tous les finales et tous les ensembles; la ressemblance est à tel point saisissante, qu'on ne peut plus distinguer la copie de l'original. Mais le comble, c'est la scène des brigands au commencement du dernier tableau, c'est l'air de Sciarra, chantant sur un rythme de valse, avec une profusion de vocalises, le vin, l'or et les belles, c'est le chœur de ses compagnons répétant ses paroles et son chant. L'original est ici dépassé; et je ne crois pas qu'on puisse trouver, dans tous les opéras ou opéras-comiques du style mil huit cent trente, une scène de bandits aussi mil huit cent trente que celle-là. C'est miracle qu'on puisse entrer ainsi dans la peau d'autrui. Et ce miracle exerce son effet, non seulement sur la forme et la structure de la musique, mais aussi sur son essence. Les idées de M. d'Harcourt sont tout justement de la même nature que celles de ses maîtres; elles ont la même substance, ou le même défaut de substance musicale. Elles paraissent seulement moins faciles, moins spontanées; elles trahissent l'application et l'effort; ainsi que l'harmonie, beaucoup plus tourmentée, plus rocailleuse, plus hérissée d'accidents qu'elle n'avait coutume d'être autrefois. Cette différence est d'ailleurs unique; pour tout le reste, si M. d'Harcourt s'est vraiment proposé de nous restituer un spécimen de l'opéra meyerbeerien, il a pleinement réussi : c'est à s'y méprendre. On doit proclamer ce succès, reconnaître qu'il a apporté à cette tâche une force de résolution et de volonté peu commune. Mais quelle tâche bizarre, et quel étrange dessein que d'imiter laborieusement *Charles VI*, de fabriquer avec acharnement des *fac-simile* de la *Juive*, de faire enfin de l'Halévy à la sueur de son front!

Cet ouvrage singulier a été représenté avec le faste coutumier au théâtre de Monte-Carlo. Quelques-uns des meilleurs chanteurs de notre Opéra participaient à l'interprétation du *Tasse*. M. Delmas n'avait pas dédaigné de tenir le personnage du comte Molza, de bien mince importance pour lui cependant; il y a montré ses qualités habituelles d'autorité et de déclamation. M. Noté a obtenu grand succès en chantant, avec une voix d'une puissance et d'une solidité étonnantes, les extraordinaires vocalises du bandit Sciarra. M. Fournets a donné une allure imposante au duc de Ferrare. M. Gaston Dubois, qui figurait le Tasse, a eu plus de chaleur et de force que je ne lui en avais trouvé jusqu'ici. Mlle Grandjean a montré dans le rôle de Léonore la même sûreté et la même vaillance qu'elle a dans les rôles du répertoire. Mme Deschamps-Jehin, qui représentait Lucrèce, a fait apprécier sa voix généreuse et son style excellent. Et M. Jehin a dirigé l'orchestre avec une fermeté et une chaleur remarquables. La mise en scène a ce mouvement et cette vie qui sont particuliers à M. Gunsbourg. Chaque choriste, chaque figurant joue pour son compte, prend à sa guise part à l'action, s'intéresse au sort des personnages; cela forme le tableau le plus animé et le plus divertissant. Un des bandits surtout a fait la joie de la salle par la conviction et l'ardeur de sa mimique, par son zèle à se mettre en embuscade, par son enthousiasme, puis par sa compassion pour le Tasse; et c'était une petite pièce dans la grande.

PIERRE LALO.

P.-S. — L'Opéra-Comique a repris la *Traviata*; M. Joachim a donné à la Société philharmonique deux admirables concerts de musique de chambre. Mais la place me fait défaut : je vous en entretiendrai la prochaine fois.